

**CARTER** (*Frédéric-Falkner*), Commandant de la marine anglaise, ancien consul de Bagdad (Kilkenny, Irlande, 20.4.1841-Mpimbwe 24.6.1880).

En 1879, il entra au service de l'Association Internationale Africaine. Il fit partie de la deuxième expédition de découverte par la côte orientale (Expédition Popelin-Dutalis-Vanden Heuvel, 1879-1881). Au reçu du rapport de Cambier, relatant les déboires que lui avait réservés l'emploi des bœufs pour la traction des véhicules et s'apercevant de ce que la question des transports créait en Afrique centrale des difficultés quasi insurmontables, Léopold II, qui, dans un voyage à Ceylan, avait été frappé des grands services que rend l'éléphant indien domestiqué, eut l'idée d'essayer au Congo l'acclimatation et le dressage des éléphants. Il résolut de supporter seul les frais de l'entreprise : quatre pachydermes, deux mâles et deux femelles, furent achetés par lui aux Indes, et un superbe état-major indien, formé de treize cornacs, vêtus de robes de soie aux couleurs éclatantes, les débarqua sur la côte, à Dar-es-Salam, où ce cortège attroupa la population indigène, frappée de stupeur et d'émerveillement. Carter, qui avait été consul à Bagdad et connaissait parfaitement la langue des cornacs, fut choisi par le Roi pour prendre la direction de l'entreprise. C'était un homme plein de bravoure et doué de grandes qualités d'organisation. On le surnommait le « Sheik blanc ». Il prit pour second Rankin, qui ne l'accompagna pourtant que jusqu'à Mpwapwa, d'où il rentra en Europe. Aux treize cornacs ou mahouts, Carter adjoignit dix Zanzibarites que gardaient huit Askaris, et septante et un pagazis ou porteurs; en tout la caravane comptait cent neuf personnes. En tête flottait le drapeau belge. Elle quitta Dar-es-Salam le 2 juillet 1879, aux acclamations de la foule. L'expédition mit un mois pour atteindre Mpwapwa. La route était encombrée de marais, où les éléphants enfonçaient jusqu'au poitrail, ou bien elle devenait montagneuse et aride; les pauvres bêtes, habituées aux Indes à des friandises, durent subir un long régime de privations, mais arrivèrent à Mpwapwa en bonne santé. Mais ici, un des quatre mourut d'apoplexie. A Mpwapwa était arrivée, peu avant, l'expédition Popelin-Vanden Heuvel, qui, partie de Bagamoyo le 10 juillet 1879, se rendait vers l'intérieur, à Karéma. Les deux expéditions réunies quittèrent Mpwapwa à destination de Taborah, en traversant une région hostile, mais dont la population était médusée par le spectacle impressionnant de « ces Blancs, des dieux certainement (disaient les indigènes), à la voix desquels les éléphants étaient sortis des forêts et, domptés, se laissaient monter et charger de fardeaux énormes. C'était là quelque chose de surnaturel ». Jamais, en effet, ils n'avaient pu concevoir que l'éléphant, si sauvage, si redoutable, pût ainsi se laisser mener par des hommes. Aussi, la population resta-t-elle coite devant ce prodige. Mais un deuxième éléphant, déjà malade à son départ des Indes, succomba avant l'arrivée à Taborah.

Quittant cette dernière localité, où fut laissé Vanden Heuvel, Popelin et Carter continuèrent vers le Tanganika et, le 9 décembre 1879, arrivaient à Karéma, fondé récemment par Cambier.

En janvier 1880, une troisième expédition belge (Burdo-Roger-Cadenhead) quittait la côte orientale pour l'intérieur. Par Taborah, elle rejoignit, à Karéma, Popelin et Carter. Une profonde amitié liait Carter et Cadenhead depuis longtemps; ils avaient vécu ensemble en Angleterre d'abord, à Bassorah ensuite. Il fut alors décidé que Carter et Cadenhead retourneraient vers la côte par le Sud, à la recherche d'une nouvelle route plus propice au trafic par éléphants et évitant les territoires des Rougas-Rougas du chef Mirambo. Celui-ci, dès qu'il en apprit la nouvelle, entra dans une grande colère, car les caravanes qui lui apportaient de la côte étoffes, tapis, fusils, poudre ne passeraient désormais plus par ses territoires. Il songea même à l'extermination de tous les Blancs, mais un de ses conseillers lui recommanda la prudence et lui suggéra l'idée d'un prétexte pour entrer en campagne. Mirambo s'informa de la nationalité des Blancs de la caravane des éléphants; ne connaissant pas le drapeau belge, on lui dit que c'étaient des Français, puisque l'étendard n'était ni anglais, ni américain. Or, Mirambo tenait à rester en bons termes avec les Anglais, qui, à Zanzibar, se montraient bien disposés envers lui; il n'aimait pas les Français, ayant eu des difficultés avec M. Broyon, Suisse français, pour une vente effectuée à Zanzibar, jadis. Mirambo se proposa d'attaquer la caravane à son retour vers la côte. Il prétextait qu'il allait traverser le pays pour se rallier son vassal Simba contre de petits chefs indigènes rebelles. La caravane Carter-Cadenhead comptait pour sa défense 150 fusils et transportait de nombreuses provisions de bouche et de riches étoffes; elle était accompagnée de tout l'état-major indien de cornacs qui devait aider à ramener de nouveaux éléphants, car les quatre du premier voyage étaient morts. La route qu'elle devait suivre courait le long du 7° parallèle; pendant sept jours, la colonne chemina sans incident. Le 24 juin, on arriva devant Mpimbwe et l'on campa en dehors du village. Cependant, aux cadeaux envoyés au chef, celui-ci répondit par une demande de tribut de passage. Puis, peu à peu, une atmosphère de guerre plana sur la caravane, partie de Karéma dans des sentiments de joie à l'idée du retour au pays. Bientôt, des émissaires de Mpimbwe vinrent annoncer aux Blancs que Mirambo et ses guerriers approchaient et qu'ils allaient certainement assiéger le village; Pimboué insinua qu'il valait mieux pour les Blancs de s'installer dans l'enceinte palissadée. Devant l'attitude menaçants des indigènes, les Blancs cédèrent et s'établirent dans le village; durant la nuit, ils constatèrent que les noirs faisaient une orgie de pombé et se livraient aux danses de guerre; le matin, quand Carter ordonna le départ, le sultan lui annonça que Mirambo approchait et que les Blancs, hôtes du village, devaient aider le chef dans la résistance. Carter ordonna à ses hommes de rester neutres

dans l'affaire entre les deux sultans, puisque Mirambo était en bons termes avec les Blancs de Karéma. Cependant, Mirambo et Simba (celui-ci rallié de force à son suzerain) approchaient de Pimboué. Le 25 juin, au matin, ils se jetaient sur l'enceinte où se trouvaient campés les Blancs et leurs hommes. Mirambo en personne dirigea l'attaque, ordonna l'assaut; la palissade fut forcée; Pimboué fut un des premiers tués, et la bande des assiégeants se livra au pillage. Carter et Cadenhead, entourés de leurs Zanzibarites, n'avaient pas bougé. A la vue d'un drapeau blanc agité par eux avec les cris de « Rafiki » (amis), un sous-chef de Mirambo cria aux Rougas-Rougas d'attaquer les Blancs. Une balle partit, d'autres lui succédèrent et Cadenhead fut tué, atteint à la tête. Carter s'élança et reçut dans ses bras son malheureux ami. Alors, il ordonna à ses hommes de faire feu sur ces misérables. S'élançant hors de la tente où il avait couché son ami, Carter vit que beaucoup de ses porteurs s'étaient défilés, pris de peur. Les quelques hommes fidèles restés au poste furent massacrés. Alors, Carter se voyant perdu, essaya, avec ses derniers hommes, d'atteindre la première palissade; il allait franchir la seconde quand une balle atteignit mortellement Abdallah, le fidèle conducteur des éléphants. Carter, devant une forte bande de Rougas-Rougas, rebroussa chemin, mais une balle l'atteignit dans les reins. « Soldats, dit-il aux derniers braves qui l'entouraient, tout est perdu; je vais mourir, je vous délègue vos serments; fuyez, je vous l'ordonne. Mahomed, dit-il à son fidèle serviteur, rejoins Karéma et remets à Cambier cette boîte avec mes papiers. » Pendant qu'il parlait, les Rougas-Rougas s'étaient approchés; sanglant, couché à terre et râlant, Carter, sa carabine à l'épaule, fit feu dix-sept fois sur ses ennemis; son fusil vidé, il se défendit encore avec son revolver, puis il mourut, et les sauvages se jetèrent sur son cadavre et le mutilèrent. Presque toute la caravane était massacrée. Mahomed, fait prisonnier, fut interrogé par Mirambo. Quand celui-ci apprit que les deux Blancs assassinés étaient des Anglais, sa colère et sa frayeur furent sans bornes. Il rendit personnellement responsable de l'erreur Simba et le traita en otage, lui refusant toute part dans le butin pris chez Mpimbwe. Cet antagonisme entre les deux sultans sauva notre station de Karéma, car Mirambo se hâta de partir vers le Nord. Il fit envoyer à Zanzibar les biens des deux Anglais pour prouver que leur assassinat avait été le résultat d'une méprise.

15 janvier 1947.

M. Oosemans.

Stanley, H. M., *Cinq années au Congo*, Bruxelles, p. 618. — *A nos Héros morts pour la Civilisation*, pp. 48, 49, 50. — Masoin, F., *Hist. de l'E. I. C.*, 2 vol., Namur, 1913, pp. 228, 230, 237, 239, 243, du vol. 1. — Chapaux, A., *Le Congo*, Bruxelles, pp. 29, 31. — Becker, J., *La Vie en Afrique*, 2 vol., Lebrègue, Bruxelles, 1887, pp. 108, 240. — De Martini-Donos, *Les Belges en Afrique centrale*, Bull. Soc. de Géogr. d'Anvers, 1879-1880, du vol. I; pp. 177, 434, 442, 444 du vol. II — p. 520.